QUESTIONS DE SOCIÉTÉ



quel présent vivons-nous ?

STEFAN HERTMANS

TRADUIT DU NÉERLANDAIS (BELGIQUE) PAR OLIVIER VANWERSCH-COT

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

"Nous ne savons rien du présent parce que nous y sommes", disait Victor Klemperer. Ce constat, Stefan Hertmans s'en empare pour mieux y résister. Face à des phénomènes planétaires dont nous sommes à la fois l'acteur et l'objet – dérèglement climatique, pandémie, mouvements migratoires, domination des réseaux sociaux, radicalisation politique, idéologie masculiniste –, face au monde autistique que façonne le néolibéralisme, Hertmans part à la recherche d'instruments d'analyse.

Grâce au mot-clé "déplacement", il embrasse non seulement l'évolution des biotopes, les déplacements de populations animales et humaines, mais aussi les glissements de sens ou les inversions de valeurs, comme celles de liberté et d'identité qui ont "joué à saute-mouton" entre la droite et la gauche au cours des dernières décennies. Ces réalités mouvantes, Hertmans les déchiffre en romancier et en philosophe, cheminant avec des auteurs classiques et des penseurs du XXe siècle, de Arendt à Derrida, de Heidegger à Adorno, ou de grands inspirateurs actuels dont Bruno Latour.

Si Hertmans ne prétend pas prédire, il ne se borne pas à constater. Il parvient à déceler l'obscurité derrière les lumières et les apparences trompeuses de l'époque. Il nous envoie un message de résistance intellectuelle, humaniste, solidaire. Il partage nos indignations, nos incertitudes et nos espoirs. Et ses réflexions, formulées pour la plupart entre la fin de la pandémie et les premiers mois de la guerre en Ukraine, nous apparaissent aujourd'hui plus éclairantes encore.

QUEL PRÉSENT VIVONS-NOUS ?

"Questions de société"

STEFAN HERTMANS

Né à Gand en 1951, Stefan Hertmans, après des études de philologie germanique, de philosophie et d'histoire de l'art, s'est affirmé comme l'un des plus grands poètes d'expression néerlandaise contemporains. Ses romans sont traduits dans une vingtaine de langues. L'histoire culturelle, la littérature et la philosophie, aiguisant son analyse, nourrissent une œuvre d'essayiste qu'il est temps de découvrir.

DU MÊME AUTEUR

COMME AU PREMIER JOUR (roman en récits), Bourgois, 2003.
ENTRE VILLES. HISTOIRES EN CHEMIN (essais et récits), Le Castor astral, "Escales du Nord", 2003.
LE PARADOXE DE FRANCESCO (prose et poésie), Le Castor astral, "Escales du Nord", 2006.
GUERRE ET TÉRÉBENTHINE (roman), Gallimard, "Du monde entier", 2015 ; "Folio", 2017.
LE CŒUR CONVERTI (roman), Gallimard, "Du monde entier", 2018 ; "Folio", 2020.
ANTIGONE À MOLENBEEK (théâtre), Le Castor astral, "Escales du Nord", 2020.
UNE ASCENSION (roman), Gallimard, "Du monde entier", 2022 ; "Folio", 2023.
SOUS UN CIEL D'AIRAIN. POÈMES 1975-2018, Gallimard, "Du monde entier", 2022.
POÉTIQUE DU SILENCE (essais), Gallimard, "Arcades", 2022.

Ouvrage publié avec le soutien de Flanders Literature (flandersliterature.be)

FLANDERS LITERATURE

Titre original : *Verschuivingen*
Édition originale : De Bezige Bij, Amsterdam, 2022
ISBN original : 978 94 031 4681 2
© Stefan Hertmans 2022

© ACTES SUD, 2025
pour la traduction française

Illustration de couverture : © Renaud Auguste-Dormeuil,
Le Tourbillon de la vie #04, 2017.

ISBN 978-2-330-20420-4

Stefan Hertmans

QUEL PRÉSENT VIVONS-NOUS ?

Traduit du néerlandais (Belgique)
par Olivier Vanwersch-Cot
avec la collaboration de Philippe Noble

ACTES SUD

Where are we now, where are we now?

David Bowie

AVANT-PROPOS

"Le contemporain ne sait rien" – cette phrase résonne depuis des années dans ma tête. Elle figure quelque part dans les journaux de l'écrivain juif allemand Victor Klemperer, qui l'a notée presque fugitivement sous le régime nazi, au milieu de tant d'incertitude et de détresse.

Que pouvons-nous dire du temps présent ? À la fin de 2019, nul n'aurait pu prévoir que nous nous rappellerions cette année-là comme celle "d'avant la pandémie", ou que 2022 serait l'année où l'Europe se retrouverait de nouveau impliquée dans une guerre. Il est toujours hasardeux d'émettre des jugements sur l'époque contemporaine, mais cela ne nous dispense nullement d'essayer au moins d'identifier certaines tendances ou de les comprendre dans un cadre mieux structuré. Tout ce que nous pouvons faire, c'est témoigner de l'époque où nous vivons – peut-être à l'intention de ceux qui après nous vivront, peut-être purement et simplement pour nous-mêmes, parce que dans tout effort de compréhension clignote toujours une étincelle d'espoir. À Varsovie, à l'entrée du musée de l'Histoire des Juifs polonais, on peut lire cette phrase d'Élie Wiesel : "Celui qui écoute un témoin le devient à son tour."

La tentation était grande de placer en exergue de cet essai le célèbre sous-titre du *Zarathoustra* de Nietzsche : "Un

livre pour tous et pour personne". C'eût été un choix bien prétentieux, pourtant cette dédicace s'accordait au léger sentiment d'impuissance que j'éprouve au seuil de ces pages. Combien de temps les questions que nous nous posons sur les problèmes actuels conservent-elles leur validité ? Certaines sont promptement rattrapées par la réalité, d'autres nous font anticiper à notre insu sur l'évolution des faits. Les généralisations sont condamnées à trébucher sur la contradiction, et les anecdotes transcendent parfois leur époque. Mais il est un sentiment que nous partageons tous : cette époque est celle d'une évolution vers quelque chose que nous commençons à peine à appréhender, et encore, de façon bien fragmentaire. Certaines réalités ont disparu, d'autres sont en gestation. C'est précisément pour cette raison qu'il peut s'avérer utile de confronter questions et perspectives. Et c'est à ceux qui en éprouvent le besoin que s'adressent les considérations qui suivent – les constatations les plus évidentes comme les doutes et les questions sans réponses. Car tous, nous sommes des témoins, même si nous ne savons pas encore très bien de quoi ; en tout cas, nous sommes les témoins de cette actualité si difficile à déchiffrer – et des déplacements que nous percevons chaque jour sans parvenir à les interpréter.

1

LE GRAND DÉCENTREMENT

Trois grands thèmes dominent notre époque : le changement climatique, la crise de l'ordre mondial néolibéral et les mouvements migratoires.

Des trois, le dérèglement climatique est le plus englobant : il concerne l'ensemble des conditions de vie sur terre et accentue, voire provoque, les autres bouleversements fondamentaux. Les pandémies mondiales et les migrations causées par le changement climatique n'en sont sans doute qu'à leur début. Nous le savons désormais : la majorité des pandémies sont des zoonoses, c'est-à-dire des infections résultant de la transmission de l'animal à l'homme de virus issus de biotopes dont celui-ci a perturbé l'équilibre. Les migrations ont également été provoquées par des ruptures d'équilibre infligées à d'autres vies humaines au cours des siècles précédents : colonialisme, destruction des configurations sociales traditionnelles, chaos politique et social provoqué par le délire d'hommes persuadés de devoir imposer aux autres leur civilisation, leur religion et leur idéologie. Les inégalités sociales et économiques croissantes, engendrées par la logique de marché néolibérale et aggravées par le changement climatique, auront forcément pour effet d'intensifier les mouvements migratoires.

Dans tous les cas, nous avons affaire à un phénomène de *déplacement* : des êtres vivants sont arrachés à leur milieu

d'origine et transférés au sein d'espaces où leur présence a des conséquences imprévisibles. Contraint par un changement de contexte, ce qui avait mis des siècles, voire des millénaires, à acquérir une certaine forme ou à se doter d'une certaine culture à un endroit spécifique de la planète doit maintenant se déplacer, s'adapter, ou modifier cette forme dans un environnement différent. Ces modes de déplacement n'affectent pas seulement nos comportements sociaux, nos façons de communiquer et les règles de gestion de la parole dans l'espace public, ils redessinent également la structure de ces êtres vivants eux-mêmes. Sous l'effet du changement climatique, nous constatons que de plus en plus d'animaux migrants présentent de légères variations induites par leur nouveau biotope, preuve que le matériel génétique évolue visiblement plus rapidement que nous ne le pensions à l'époque où l'essentiel de la recherche biologique portait sur des formes géographiquement statiques. Les merles sifflent et se nourrissent autrement à la ville qu'à la campagne ; poussés par un instinct de survie qui leur dicte un comportement adapté à de nouveaux besoins alimentaires et reproductifs, les renards modifient leurs parcours en entrant dans les zones urbaines, s'alimentent différemment et se déplacent selon une logique en rupture totale avec celle qui prévalait dans leur ancien habitat ; les mouvements migratoires des lézards subtropicaux se transforment et empruntent des itinéraires encore à peine cartographiés ; les poissons déplacent leurs zones de frai de milliers de kilomètres en fonction des variations de la température des eaux ; des espèces exotiques voyageant clandestinement sur des cargos investissent massivement de nouveaux territoires et déséquilibrent les biotopes dont elles épuisent les ressources ; les plantes repoussent leurs frontières climatiques, elles migrent au gré des changements de température. On observe des modifications du génome des

animaux et des plantes dans les territoires des grandes villes. Mais personne ne peut précisément prédire en quoi consisteront ces évolutions, voire ces altérations, sous l'effet de la pollution et du réchauffement, ni comment elles influenceront la viabilité des espèces en question. Les animaux errant dans les zones d'exclusion ou d'interdiction entourant Tchernobyl et Fukushima y transforment peu à peu l'architecture industrielle à l'abandon en un espace vital fantomatique, où ils survivent en ayant subi des modifications génétiques aux effets imprévisibles sur leur descendance.

On observe le même phénomène chez les migrants, qui greffent le souvenir de leur culture sur l'environnement où ils ont abouti et tentent de survivre. Après deux générations, ils parlent leur langue maternelle avec un accent différent de celui de la société qu'ils ont quittée, de sorte que leur image de soi se retrouve déchirée entre enracinement et adaptation ; en outre, ils influencent en retour la langue parlée par la population de leur nouvel habitat, surtout s'ils deviennent visibles dans les médias, la recherche ou la littérature ; ainsi la langue littéraire anglaise porte-t-elle depuis longtemps les marques de l'apport linguistique des migrants. La tradition n'est plus la forme dominante ; le métissage des cultures impose sa dynamique. Il s'agit là de structures, de trajectoires et de formes, certes déjà présentes par le passé sous l'effet des vagues migratoires, mais qui acquièrent aujourd'hui une dimension radicalement nouvelle du fait de leur expansion massive et planétaire dans un monde surpeuplé, et désormais surchauffé. Une grande partie de la "littérature mondiale" telle que la concevait Goethe s'est transformée pour nos contemporains en folklore européen. Le rapport entre l'idéal de culture mondiale des Lumières et le globalisme contemporain n'est devenu un sujet de discussion concret que depuis une génération.

De nombreux “peuples premiers” ont vécu sans avoir conscience qu’ils surexploitaient ou détruisaient les ressources dont ils dépendaient. Depuis des millénaires, les hommes s’étaient accoutumés à considérer la Terre comme un fonds inépuisable ; ils ne doutaient pas un instant d’avoir le droit d’en disposer librement. Dans l’impressionnant ouvrage *Effondrement*, le biologiste américain Jared Diamond décrit en détail comment certaines communautés polynésiennes et amérindiennes se sont autodétruites en ravageant les forêts et en exterminant les espèces animales dont elles étaient tributaires, et comment, en l’espace de quelques générations, elles ont totalement dévasté des biosphères dont l’équilibre avait perduré pendant des millions d’années.

Les colonisateurs du XVIIIe siècle qui massacraient, juste pour le plaisir, des animaux ne craignant pas d’être approchés par l’homme, autrefois absent de leur monde – les dodos, certaines espèces de pingouins, de grandes colonies de lamantins –, vivaient encore dans l’illusion que la planète se caractérisait par une forme d’infinité et qu’ils avaient tout pouvoir sur une nature que Dieu leur avait donnée en partage, selon la tradition biblique ; jamais ils ne se seraient imaginé que, deux siècles plus tard, des humains commenceraient à se sentir à l’étroit sur une planète où personne ne pourrait plus échapper aux problèmes de finitude apparus entre-temps.

En 1795 pourtant, Emmanuel Kant nous avait déjà prévenus : “Nous ne pourrions pas nous disperser à l’infini, parce que la surface terrestre est sphérique[1].” En d’autres termes, pour atteindre la paix mondiale, disait Kant, les

---

1. Emmanuel Kant, *Vers la paix perpétuelle*, traduit de l’allemand par Françoise Proust, Flammarion, “GF”, Paris, 1991, p. 93-94. *(Toutes les notes sont des traducteurs.)*

peuples doivent convenir de règles claires pour gérer la surface disponible ; personne n'a originellement plus de droits qu'un autre sur aucun territoire. Kant condamnait pour cette raison le colonialisme des États mercantiles : "Visiter équivaut pour eux à conquérir." Le droit universel à habiter pacifiquement la Terre est aujourd'hui violé partout, avertissait-il. Les économistes et les hommes politiques se sont montrés incapables de comprendre ce que ses paroles avaient de prophétique.

Gustave Flaubert décrit dans un récit poignant l'extase qui saisit saint Julien l'Hospitalier lorsqu'il massacre une harde de cerfs ; les chroniques de la fin du Moyen Âge nous apprennent, quant à elles, que les convives des banquets royaux engloutissaient des milliers d'oiseaux, des centaines de lièvres et de faisans, et d'innombrables étourneaux ; dans les airs abondait une faune dont nous n'avons plus idée. Pendant mes années d'enfance en Flandre – il y a plus d'un demi-siècle –, les oiseaux peuplaient encore de leurs chants le ciel des prairies – bruants jaunes innombrables, alouettes des champs, vanneaux huppés montant en flèche et reconnaissables à leurs petits cris perçants –, les haies abritaient des nuées de moineaux et de mésanges, les bosquets retentissaient pendant l'été de l'appel indolent des pouillots véloces ou du chant des fauvettes et des passereaux, les campagnes regorgeaient de coucous et, en septembre, dans les jardins, voletaient des nuées de paons-du-jour, ivres du suc des fruits blets tombés par terre. Tout cela n'est plus – les êtres qui avaient habité ces lieux durant des centaines de milliers d'années ont presque entièrement disparu en l'espace d'une génération. Une récente étude menée en Flandre a détecté chez certains insectes les traces de près de cinquante insecticides. Plus d'un tiers des insectes se sont éteints au cours des trente dernières années, certaines espèces d'abeilles sont menacées

d'extinction du fait, notamment, d'un emploi excessif de pesticides à l'échelle mondiale. Les lombrics, essentiels pour la fertilité de la couche d'humus, souffrent terriblement des pratiques agricoles intensives et des produits chimiques. Tous ces cousins terriens sont pourtant indispensables à la biodiversité et à la survie de biotopes équilibrés.

Entre-temps, ce que nous appelons "nature" est devenu un espace singulièrement vide et silencieux. Les essences d'arbres caractéristiques du climat tempéré, telles que les ormes, dépérissent massivement et il n'est pas jusqu'aux hêtraies, présentes dans nos paysages depuis des temps immémoriaux, qui ne risquent de disparaître : sous l'effet de la sécheresse, le système racinaire des hêtres se descelle de sorte que les vents, dont la violence a augmenté, les abattent en grand nombre. Les espèces naturelles s'éteignent à un rythme alarmant. Nous ne connaissons plus la vertigineuse variété d'animaux dont l'ancienne poésie se faisait l'écho, et le parfum entêtant de la nature vierge a déserté notre habitat. Les gaz d'échappement annihilent plus de quatre-vingt-dix pour cent des fragiles fragrances naturelles – aussi la "nature vierge" n'est-elle, dans des régions densément peuplées telles que la Flandre et les Pays-Bas, plus vraiment autre chose qu'un fantasme anachronique. Quand bien même nous attacherions de l'importance à la "protection de la nature", la magie olfactive des anciens paysages, encore bien sensible dans mon enfance, a définitivement disparu. De récentes mesures montrent que, jusque dans les coins les plus reculés de la planète, les cours d'eau – de l'Amazone aux fleuves de Sibérie et d'Inde, sans même parler des rivières arrosant les multiples aires urbaines – contiennent des traces de produits pharmaceutiques tels que le paracétamol, les antibiotiques et les hypotenseurs. Les effets génétiques que ces substances peuvent avoir sur les espèces animales sont imprévisibles. Il n'existe

désormais sur la Terre aucun endroit que l'activité humaine n'ait détérioré plus ou moins gravement.

La plupart des habitants actuels de la planète ont du mal à déceler ces changements dans le cadre de leur quotidien. La majorité d'entre eux est dans l'incapacité de percevoir cette régression : on ne peut regretter la perte de ce qu'on n'a jamais connu. Autant dire que nous ressemblons tous à la légendaire grenouille cuite à petit feu dans sa casserole. L'année de ma naissance, la Terre comptait deux milliards et demi d'habitants ; en 2051, un siècle plus tard, elle en comptera dix milliards : une explosion démographique faisant peser sur nous une menace inédite dans l'histoire de la planète. Au cours du précédent demi-siècle, ma génération a assisté au recul de la diversité biologique, au rabougrissement des espaces naturels et à un niveau de pollution et de gaspillage unique dans l'histoire humaine. En l'espace d'une cinquantaine d'années, le globe a été métamorphosé par un bétonnage des sols et une déforestation sans équivalent dans le passé. Si on se représente la surface de la Terre comme un visage, on verra celui-ci, après des milliards d'années d'existence, se pétrifier en une nanoseconde – telle une Gaïa qui aurait regardé Méduse au fond des yeux.

Ces évolutions ont déclenché des réactions en chaîne qui nous posent de grands défis ; les mégapoles terrestres, autrefois encensées par les futurologues comme de superbes rêves d'avenir, sont devenues des îlots de chaleur. Nous savons désormais que ces réactions physiques ont été considérablement sous-évaluées et que, contrairement à ce que nous supposions, leur croissance n'est pas linéaire, mais exponentielle. En 1972, le *Rapport du club de Rome*, aussi connu sous le nom de *Rapport Meadows*, contenait déjà une mise en garde claire contre les erreurs de raisonnement que nous allions commettre : on y voyait le dessin d'un étang sur lequel flottait une petite feuille. Si la surface de la feuille double

quotidiennement, et que la moitié de l'étang est recouverte en quatorze jours, combien de jours supplémentaires faut-il pour que l'étang soit intégralement recouvert ? Un jour seulement, alors que beaucoup pourraient penser qu'il en faut autant que pour la première moitié. L'avertissement contre le danger d'une catastrophe climatique exponentielle était on ne peut plus limpide, il n'en fut pas moins rejeté et taxé de catastrophisme.

Bien que la nouvelle grande extinction soit à peine visible pour la partie privilégiée de l'humanité, les biologistes en observent déjà les effets sur la chaîne du vivant : un désastre rampant dont les conséquences sur notre biosphère sont imprédictibles. Pour les populations plus pauvres de l'hémisphère sud, la situation est d'ores et déjà dramatique. La journaliste américaine Elizabeth Kolbert compare cette vague d'extinction causée par l'homme à la disparition des espèces animales consécutive à la chute d'une météorite il y a soixante-six millions d'années. Le fait qu'un être aussi insignifiant que l'homme soit parvenu à provoquer un tel cataclysme montre l'enchaînement des causes et des effets dans une biosphère fermée : le développement discret et progressif d'une chose aussi infime et cachée que le cortex d'*Homo sapiens* a rendu les humains capables de manipulations efficaces qui, récemment encore, constituaient le fondement de ce que nous appelions "progrès". Le choc écologique en retour est désormais tel que l'attachement à la pensée univoque du progrès et à l'ancien modèle de croissance illimitée fait plutôt figure de pensée régressive. Tout le monde connaît l'image proverbiale du battement d'ailes d'un papillon qui peut – puisque tout est relié à tout – provoquer une tornade sur un autre continent. Le fait est que ce fatal battement d'ailes – le développement évolutionnaire du cortex – s'est produit dans la tête de l'homme. Au cours des dernières

décennies, un choc éthique a secoué l'espèce entière quand il est apparu que cette évolution dont nous aimons à nous enorgueillir – ce "glorieux accident", selon les termes employés un jour par le neurologue britannique Oliver Sacks – a donné le branle à une pensée efficace et technique qui nous dépasse, alors même que les derniers thuriféraires de l'idéologie du progrès continuent à croire à la poursuite indéfinie de la croissance aux dépens de la biosphère et des autres formes de vie. Cette pensée atteint son degré zéro avec les rêves puérils de colonisation d'autres planètes ; Bruno Latour fait remarquer dans son essai *Où atterrir ?* que les rêves de voyages spatiaux et de planète B sont de parfaits produits de la pensée colonialiste du XVIIIe siècle : on épuise les ressources naturelles d'un lieu, on s'en va en laissant un champ de ruines derrière soi, et on continue ailleurs. Sauf que le modèle d'exploitation nomade ne marche plus ; l'homme doit admettre qu'il est, planétairement parlant, condamné à la sédentarité. La critique de l'idée univoque du progrès n'implique pas pour autant l'abandon de l'espoir d'émancipation. Elle implique simplement que cet espoir prenne à notre époque un sens radicalement différent de celui qu'il avait au temps où triomphait le rationalisme moderne.

Ce basculement remet aussi entièrement en cause la notion de rationalité efficace ; ses reformulations actuelles donnent lieu à des discussions fondamentales sur la façon dont nous devons penser notre pensée. Le terme "Anthropocène", forgé pour désigner l'ère de l'influence croissante de l'humanité sur le fonctionnement même de la Terre, n'est qu'un euphémisme servant à masquer le fait que nous ne vivrons plus sur cette planète au sein de biosphères prévisibles. Les nouveaux modes de vie ne seront plus fondés sur l'enracinement, la tradition et l'abondance, mais sur le déracinement, l'adaptation et la rareté. Ce qui signifie que nous